

— Ou une balle qui a touché le but qu'elle cherchait, n'est-ce pas ?

— L'un et l'autre, maître.

— Et le tireur, c'est toi ?

Mwama ne répondit pas directement, mais il releva fièrement la tête, et d'un ton d'audace :

— J'ai visé assez juste, dit-il ; une autre fois je viserai mieux encore, car il faut que Calao meure de ma main.

Un frisson d'admiration courut dans les rangs des explorateurs.

— Quel gaillard que ce Mwama ! murmura Criquet, sur le point de se prosterner devant lui.

Immédiatement on fit l'inspection du camp, afin de se rendre compte des effets de la bataille. Il y avait neuf blessés, mais pas un seul mort, ce qui rendit le triomphe plus éclatant encore.

Harris s'empressa de faire transporter les victimes à l'intérieur des tentes, où après examen, il reconnut que pas une seule blessure n'était dangereuse.

XIX

TOUT LE MONDE EN ROUTE

Entretemps le soir s'annonçait, et après s'être un peu débarbouillés des traces de la poudre, les explorateurs se réunirent pour causer des événements de la journée.

La fierté éclairait toutes les figures, et il n'y eut pas jusqu'au plus insignifiant porteur qui ne se sentit dans l'âme un orgueil légitime.

Tous se souvenaient que les négriers étaient leurs ennemis naturels et ils bénissaient les explorateurs qui leur avaient fourni l'occasion de se mesurer avec ces trafiquants de la chair de leurs frères et de la leur.

Pour les récompenser de leur zèle, de Sambry leur fit faire une distribution de tabac qu'il leur permit d'aller savourer à leur aise devant les tentes, pendant que les Européens tiendraient conseil entre eux.

Lorsque tous furent rassemblés, de Sambry, allant droit au but, exposa sa théorie et ses idées sur ses desseins futurs.

— Ce qui est évident, dit-il, c'est que Calao se trouve en ce moment gravement blessé, et ne pourra, d'ici à longtemps peut-être, continuer son métier ignoble. C'est l'instant ou jamais d'être énergique.

Nous voici en nombre et en force, tous en bonne santé, hardis, audacieux, poursuivant le même objet avec la même tenacité : la guerre aux marchands d'esclaves. Ne dormons pas, continuons notre tâche sans aucun retard, et partons vers le but que nous avons choisi. La civilisation doit trouver en nous des apôtres fervents et des défenseurs infatigables.

Un enthousiasme général répondit à cet appel.

— Partons ! Partons ! s'écria-t-on de toutes parts.

Comme si le sort eut voulu favoriser les énergiques pionniers du droit, on vit entrer dans la tente une ombre de femme, que l'obscurité commençante du soir ne permit d'abord pas de distinguer clairement.

Elle s'avança jusque tout près du groupe.

— Oui, partons ! répéta-t-elle.

Une exclamation de surprise s'éleva.

— Cathérine ! s'écrièrent-ils tous à la fois.

La jeune fille prit place au milieu d'eux.

— Oui, c'est moi, fit-elle, prête à vous suivre et contribuer de ma personne à la grande œuvre de rénovation, qui est la nôtre.

Harris avait suivi Cathérine.

De Sambry ne put s'empêcher de jeter au docteur un regard d'interrogation anxieuse.

Harris avait compris.

— Ne craignez rien, mes amis, fit-il. Un miracle vient de s'accomplir. Cathérine est rétablie, complètement rétablie. Tout danger est passé, je m'en porte garant.

On ne put en croire ses oreilles, mais lorsque le docteur eut expliqué que, par une cause dont lui-même ne se rendait pas exactement compte, le mal avait pris subitement une autre route, que les forces étaient revenues à la jeune fille, que tout enfin avait changé comme par enchantement, alors ce fut une joie délirante, un débordement de bonheur et un triomphe encore bien plus grand que celui provoqué par la défaite de Calao.

Henri et Paul ne tarirent pas en manifestations de reconnaissance à l'adresse du docteur.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut vous en prendre, répondit le brave Harris. Je n'ai fait qu'une faible partie de la besogne ; la nature a fait le reste.

On se confondit encore quelque temps dans une expansion de

félicité telle qu'on en oublia les événements sanglants qui venaient de se dérouler.

Enfin le calme se rétablit et de Sambry en revint à ses plans.

— Maintenant, dit-il, rien ne nous retient plus et nous pouvons marcher sans crainte. Nous allons commencer la guerre par une poursuite acharnée de Calao et ses bandits. Sans trêve ni merci nous nous attacherons à leurs pas et nous nous efforcerons de les détruire jusqu'au dernier.

— Et quand partirons-nous, maître? demanda Mwama.

— Demain, mon ami.

— Du reste, ajouta-t-il en souriant, je sais que l'impatience te ronge.

Le départ fut ainsi arrêté et l'on passa la soirée à discuter quelques détails d'importance secondaire, après quoi chacun s'abandonna à un repos bien gagné.

Criquet ne ferma pas l'œil de toute la nuit.

Il rêvait de son empire de Waouta, dont depuis quelques mois il désespérait. La misère et les mauvaises aventures que lui et ses compagnons avaient endurées, lui avaient fait oublier ses ambitions et ses songes de grandeurs. A présent, serrés qu'ils étaient les uns contre les autres, dans une solidarité puissante, il voyait renaître le ferme espoir, la conviction même, d'arriver à la découverte de son trésor. Du reste, on allait reprendre le voyage à travers les pays immenses, et certes leur exploration devait infailliblement le mener sur les lieux où se trouvait son cher empire.

Aussi s'y voyait-il déjà assis sur un trône d'ébène et d'or, avec des centaines de serviteurs autour de lui et un sérail bien peuplé.

Il y ferait des lois humanitaires, tout en ne se privant de rien quant aux jouissances matérielles. Il boirait, il mangerait, et son esprit vagabondait tellement qu'il s'imaginait que ses mets étaient de l'or pur.

Son cauchemar dura toute la nuit, et lorsque von Ruff, d'ordinaire très matinal, vint le réveiller, il se redressa en sursaut, en criant :

— C'est moi le roi! Le roi!

Le savant, malgré sa gravité habituelle, ne put s'empêcher d'éclater en un gros rire.

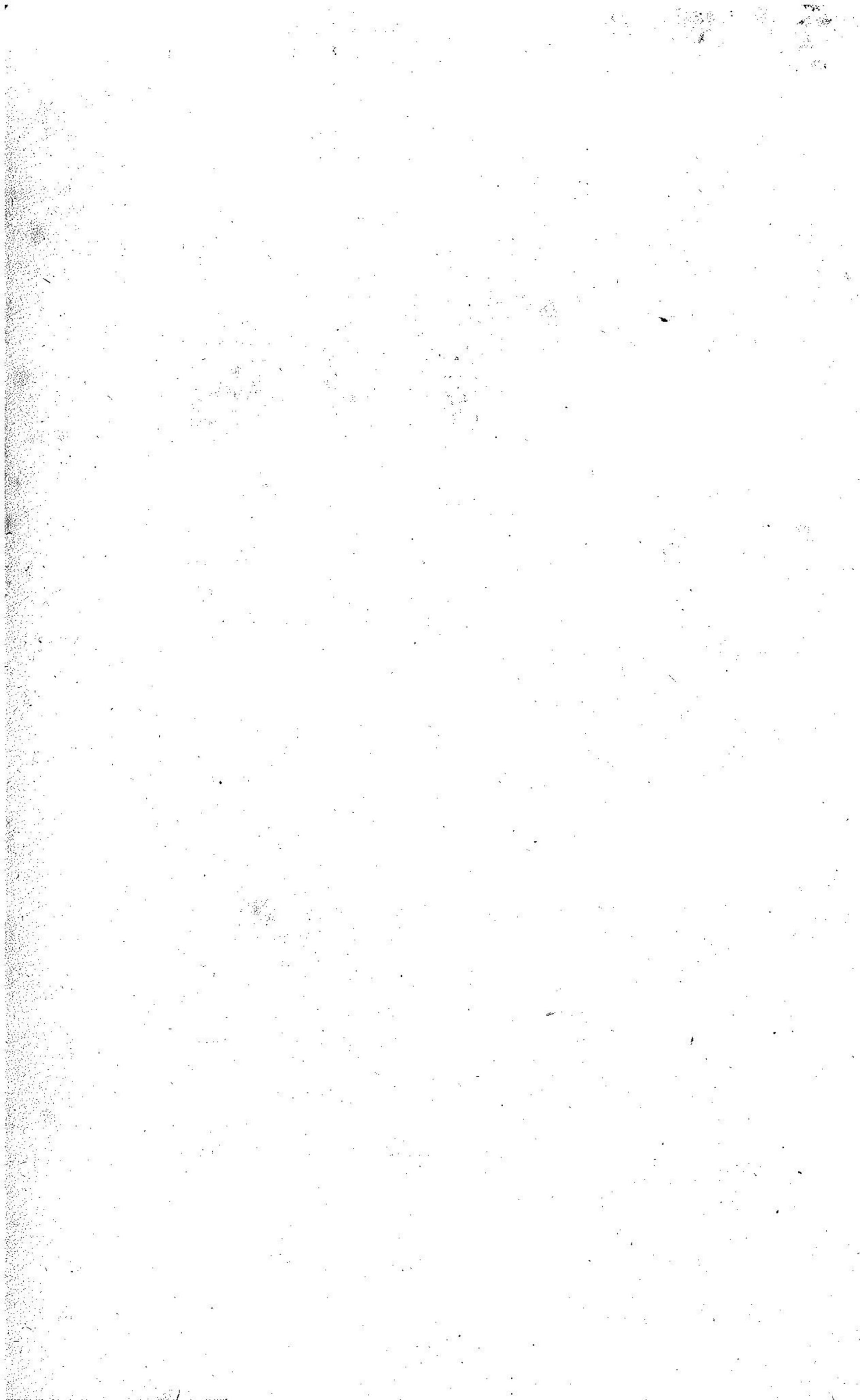
— Vous êtes fou, fit-il. De quel roi parlez-vous?

Le Bruxellois se frotta les yeux, et, péniblement rappelé à la réalité, eut un mouvement de dépit.

— Dommage, dit-il; ce n'était qu'un rêve!



UNE FEMME NÈGRE COURAIT A TOUTES JAMBES. (P. 213.)



— Un rêve charmant alors ? demanda von Ruff.

— Et qui deviendra bientôt vérité, riposta Criquet avec conviction.

— Vous croyez donc encore toujours en votre empire de Wouta !

— Si j'y crois ! Vous verrez bien.

— Allons donc ! Autant vouloir prendre la lune avec les dents.

Criquet se drapa dans un air de dignité, et toisant le naturaliste avec un regard hautain :

— Monsieur von Ruff, dit-il, je serai roi, et ce jour-là vous vous ferez un honneur de me présenter vos hommages,.... mais je ne vous garantis pas qu'il me plaira de les accepter.

Le savant haussa les épaules et s'en retourna auprès des autres explorateurs, où Criquet l'eut bientôt rejoint.

On déjeûna assez copieusement, puis les préparatifs du voyage furent entamés.

Le repos nocturne avait encore augmenté les forces de Cathérine.

Plus de trace de fièvre, plus de douleurs, et c'était à peine si elle ressentait encore quelque faiblesse relative, conséquence naturelle de sa longue et pénible maladie.

Mais elle était femme à mépriser cet insignifiant malaise, qui ne gênait plus en rien, ni ses mouvements ni sa marche.

En un mot, elle était prête aux fatigues nouvelles.

Le rétablissement complet de la sœur de Paul trancha singulièrement les difficultés qui, sans cela, auraient surgi pour l'expédition projetée. Désormais aucune crainte, du moins temporaire, ne devait plus être nourrie et l'on pouvait hardiment envisager l'avenir.

Aussi, très tôt dans la matinée, l'on se mit en route, à la recherche des négriers.

Une ardeur nouvelle animait tout le monde et le front de chacun brillait d'audace.

Dans ces conditions excellentes on se mit en route, en tenant l'œil ouvert et le fusil prêt à toute éventualité.

On causait même délibérément et sans trop de souci, cheminant à travers les herbages qui garnissaient la plaine, sans en rendre toutefois le passage difficile.

— Je ris encore de la raclée qu'a reçue notre excellent ami Calao, dit Criquet.

— C'en est une qu'il retiendra longtemps, répondit sir William.

— D'autant plus que ce ne sera pas la dernière, fit de Sambry.

— Ces gens-là avaient trop d'orgueil, reprit le Bruxellois.

— Et trop de poudre, ajouta sir William.

— Quant à cela, ils l'ont tirée en pure perte.

— Je voudrais bien savoir ce qu'il est advenu de la blessure de Calao, observa le chef.

— Qui sait s'il n'a pas déjà rendu son âme au diable !

— Le fait est que s'il en réchappe, ce ne sera pas sans peine.

Mwama écoutait, sans parler, cette conversation, et un éclair de triomphe ombrageait sa lèvre. Il se disait que si Calao n'était plus, c'était grâce à lui ; et que s'il n'était pas descendu dans la tombe, il ne perdrait rien à attendre.

— J'ai juré de me venger, murmura-t-il ; je me vengerai.

— Si réellement Calao est mort, conclut Criquet, le moins que l'on puisse faire est de nous inviter officiellement à ses funérailles.

La réflexion du Bruxellois fit bien rire, et la causerie continua sur ce ton.

D'un pas alerte la plaine se franchissait, et déjà Mwama avait signalé, au loin, les premiers arbres de la forêt, lorsque soudain l'indigène s'arrêta.

Tout le monde fit comme lui, car on savait ce que valait la moindre de ses actions.

Cependant cette brusque station causa quelque étonnement.

— Eh bien ? Que fais-tu ? demanda le chef à son serviteur.

— J'observe, maître, fut la réponse.

Puis, au bout d'une seconde :

— C'est bien ainsi, ajouta-t-il ; les négriers !

— Déjà ! s'écria-t-on en élevant les armes.

— Regardez, conclut simplement l'indigène.

En effet, là-bas, au bout de la plaine, une troupe nombreuse de négriers et d'indigènes arrivait à fond de train, soulevant autour d'elle une poussière épaisse, dans laquelle il n'y avait pas moyen de reconnaître au juste ce qui se passait.

Cependant, ce qu'il y avait de certain, c'était que les arrivants étaient des négriers, et que la direction qu'ils suivaient les menait droit aux explorateurs.

C'était à peu près assez pour savoir à quoi s'en tenir.

— Halte ! s'écria de Sambry.

Sans perdre une minute on se mit en rang de bataille, au milieu de la route, et l'on attendit impatiemment.

La troupe courait de plus belle, au grandissime galop et se rapprocha d'une manière sensible.

Alors seulement on put se rendre compte de la cause de cette manœuvre.

Ce fut, pour les explorateurs, une vraie surprise :

Une femme nègre, devançant d'une centaine de mètres les négriers, courait à toutes jambes, en jetant des cris de frayeur. Derrière elle suivait la troupe, lancée à toute vitesse, avec un Arabe à sa tête, probablement un sous-chef de Calao ; tous ces gens-là gesticulant, hurlant, brandissant leurs armes.

C'était comme une course effrénée vers un but mystérieux.

Mwama comprit du premier coup-d'œil.

— Une esclave qui s'échappe, dit-il.

— Ah ! s'écria le chef, sauvons-là.

— Oui, sauvons-là ! répétèrent les compagnons.

Entretiens la négresse continua son galop, et soit pur hasard, soit qu'elle eut aperçu les explorateurs, elle dévala vers eux avec une impétuosité extraordinaire, tout en leur jetant des appels désespérés.

— Elle nous a vus, fit de Sambry.

— Faisons-lui des signes, répondit Criquet.

Et joignant le geste à la parole, il se mit à mouliner de toute la force de ses bras, tandis qu'il encourageait, par des phrases qu'elle n'entendait ou ne comprenait pas, la pauvre esclave.

Du reste, il ne fallut pas longtemps avant que la fugitive ne fut plus qu'à quelques mètres de la caravane des explorateurs.

Décidément elle était sauvée.

Au surplus, de Sambry prit une décision subite.

— En garde, dit-il, et feu sur les négriers !

Mais il n'eut pas le temps de faire exécuter cette manœuvre.

Comme mûs par un ressort magique, les persécuteurs de la négresse s'arrêtèrent tout court, et, tournant sur les talons, reprirent le chemin de la forêt, en doublant encore, si possible, la vitesse primitive de leur course.

Décidément c'était un coup de théâtre inattendu, dont les explorateurs rirent de bon cœur.

— Tas de lâches ! exclama Criquet.

— En avant, et sus à eux ! s'écria le chef.

La caravane se mit au pas de course, à la poursuite des persécuteurs, mais ceux-ci avaient une belle avance.

Du reste, elle n'eut pas été grande, qu'elle le serait bientôt devenue, car ils roulaient avec une vitesse insensée.

Ainsi les voyageurs arrivèrent à la forêt qu'ils parcoururent en partie, sans trouver la moindre trace des négriers.

Entretiens l'esclave sauvée, sans demander son reste, et stupéfaite du renfort miraculeux qui avait si puissamment aidé à sa délivrance, avait pris la route de l'intérieur, se dirigeant probablement vers son village.

Quoi qu'il en fût, une chose était certaine, c'est que les explorateurs venaient encore d'accomplir une bonne action, sans le savoir et sans l'avoir cherché.

On fit encore pendant quelque temps des recherches pour découvrir les négriers, mais en vain. Il est vrai qu'on trouva sur le sol des empreintes nombreuses et entremêlées de pas, mais c'était tout.

Cela prouvait simplement que l'armée de Calao y avait passé, et qu'elle s'était envolée vers d'autres parages, dans un désordre plus ou moins grand.

Ces circonstances heureuses causèrent aux explorateurs le plus grand plaisir.

— Voilà où nous en sommes, fit joyeusement de Sambry. Calao, le terrible Calao, a peur de nous.

— Petit Poucet qui intimide l'ogre, dit Criquet. C'est fabuleux.

— Nous sommes venus pour faire cette besogne, mon ami Criquet, ajouta sir Darly.

— Je le sais, et je me sens tout-à-fait gagné à votre cause. Tenez, au commencement de mon arrivée sur le Continent Noir, je ne savais vraiment trop ce que je venais y faire.

— Vous avez un superbe talent de mentir, interrompit von Ruff. Le Bruxellois tressauta.

— Est-ce un duel que vous désirez? demanda-t-il d'un ton tragique.

— Je ne me bats jamais, pas même à la canne.

— N'insultez personne alors, et ne traitez pas les gens de menteurs. Je ne suis pas un menteur, entendez-vous, maître von Ruff.

— Si! Vous en êtes un.

— Non!

— Si! Puisque vous dites que vous ne saviez pas ce que vous veniez faire en Afrique, alors que vous le saviez parfaitement, et que vous venez y chercher un empire imaginaire, impossible, ridicule, que sais-je?

— Imaginaire, impossible, ridicule! répéta Criquet. Je vous défends de traiter ainsi mon futur domaine.

— Domaine ! Où est-il donc, votre domaine ? Montrez-le nous.

— Je ne sais, mais je le cherche.

— Qui cherche trouve, dit-on ; mais vous chercherez longtemps.

— Et je trouverai.

— Vous ne trouverez pas.

— Je vous jure qu'oui.

— Je vous jure que non.

Et les deux adversaires, rouges comme des coqs, étaient vraiment sur le point de s'empoigner.

— Voyons mes amis, intervint le chef, calmons-nous et ne nous emballons pas pour pareille puérité. Nous allons établir nos tentes dans la forêt même jusqu'à demain, puis nous poursuivrons notre route.

Ainsi dit ainsi fait.

On choisit un endroit favorable, une sorte de rond-point que la nature avait, au hasard d'un étrange caprice, pratiqué dans cette abondance de gros arbres.

— Que nous serons bien ici ! fit Cathérine à son fiancé qui marchait à côté d'elle.

— Oui, fut la réponse, et si tu le désires je prierai le chef de prolonger le séjour.

— Oh non, Henri, je ne veux entraver en quoi que ce soit la marche de la caravane ; moi aussi j'y ai ma tâche à remplir et je la remplirai.

— Tu es une noble femme, Cathérine.

— Je veux me rendre digne de mon futur époux. C'est toi qui me donne l'exemple.

— Aussi le bonheur nous attend et si tu le désires, nous hâterons notre retour en Europe.

Cathérine eut un mouvement de reproche.

— Tu me désoles, mon Henri, en parlant de la sorte. Certes, la félicité sera grande pour moi quand je pourrai marcher à côté de toi, la tête haute, mon bras sur le tien ; mais avant cela tu as un devoir à remplir. L'Afrique est l'objet de tes vaillants efforts et tu as pris à tâche de contribuer, au moins pour une partie, à l'émancipation de ses malheureux esclaves. Poursuis ton œuvre, sans penser à autre chose qu'à la religion de délivrance qui doit recevoir dans son sein ces malheureuses créatures, conspuées, repoussées et honnies, dont les marchands de chair humaine font un trafic éhonté. Je

t'assisterai dans cette sainte entreprise, et plus tard, quand nous serons unis à tout jamais, tu pourras être plus fier de moi, comme je serai plus fière de toi.

Henri fut ému jusqu'aux larmes.

Ces paroles si simples mais si profondément senties, prononcées au milieu de la grande immensité de cette nature silencieuse, dans ces parages isolées où tant de misères avaient jadis assailli les deux fiancés, ces paroles remuèrent singulièrement le cœur de l'explorateur ; et, dans un élan spontané, plus fort que lui-même mais pur comme les ailes vierges d'un ange, il saisit la main de Cathérine, la porta à ses lèvres, et y déposa un baiser plein d'amour.

— Merci, merci, fit-il. Tu me rappelles à mon devoir, je saurai ne plus l'oublier.

— Souviens-toi de ce que nous avons souffert, Henri.

— Alors c'est la vengeance que tu prêches.

— Oui, la vengeance sur les infâmes négriers qui torturent leurs innocentes victimes ; la vengeance sur ce Calao, qui nous combla des chaînes de l'esclavage. Nous avons auprès de nous des compagnons décidés, audacieux, qui poursuivent le même but, avec la même tenacité. Qu'ils nous servent d'exemple et que la reconnaissance nous lie à eux. Nous leur devons la vie, Henri, il faut qu'ils nous soient au moins redevables d'un secours utile, et auquel nous aurons donné toute notre énergie.

— Mais, mon amie, si j'ai hésité, c'est que je craignais pour toi.

— Parce que j'étais malade ?

— Oui.

— La mort a fui.

— Grâce à eux, toujours à eux, les braves cœurs !

— Je suis forte, tu le vois.

— Et ta force me rend la mienne.

— Tu n'as plus rien à craindre.

— Et nous marcherons ensemble vers la conquête du droit.

Cependant, le personnel n'avait pas perdu son temps.

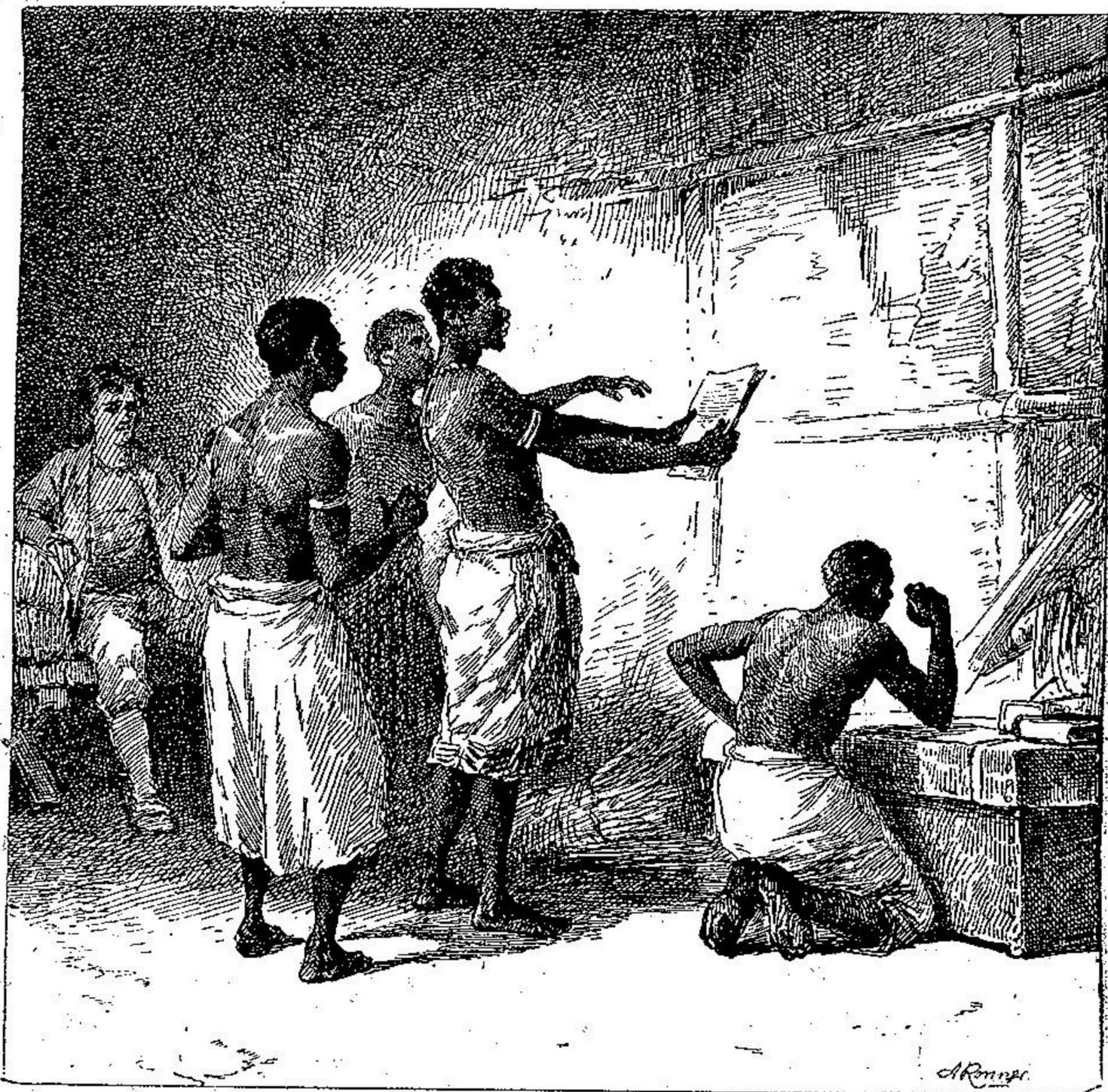
Les tentes se dressaient comme par enchantement et déjà chacun savourait en perspective les délices d'un jour de repos.

En vérité, l'emplacement se prêtait à l'indolence.

L'étendue incommensurable de feuillage formait un ciel de verdure émaillé de mille points multicolores, sous la forme d'oiseaux au plu-

mage varié, parmi lesquels, des bandes de perroquets formaient la note bruyante.

Des papillons et des insectes de toutes nuances voletaient ou fourmillaient sous ces étendues verdoyantes, tandis que le zéphire caressait légèrement l'air embaumé du parfum des fleurs éparpillées dans le fourré.



ILS S'EMPARÈRENT DE L'ÉCRIT. (P. 220.)

Tout le monde se mit au repos, et Criquet le premier.

Nonchalemment étendu dans l'herbe, il avait allumé une cigarette dont de Sambry lui avait fait présent, et s'amusait à en souffler la fumée blanchâtre, par ses narines.

Von Ruff était déjà dans les broussailles, en quête de plantes rares ou de semblables découvertes.

Les autres explorateurs se tenaient compagnie, dans une conversation tranquille et consolante.

— Quelle vie ! s'écria Criquet.

— En effet, mais elle n'est que temporaire, fit le chef.

— Bah ! profitons-en, et vogue la galère !

— D'autant plus que nous ignorons ce que nous réserve demain.

— Enfin, jusqu'à présent, ce sont les mines du Pérou.

— Sauf les pépites.

— Bien entendu. Mais, à propos, où est sir William ?

— Oh, celui-là est en chasse probablement, avec Mwama.

— Tiens, il m'avait promis de m'amener.

— C'est qu'il l'aura oublié.

— Pas galant !

— Tenez-vous donc tant à la chasse ?

— Enormément.

— Je ne vous croyais pas chasseur, pourtant.

— C'est-à-dire, je ne l'étais pas.

— Mais vous l'êtes devenu ?

— C'est cela. Et puis, j'ai mes raisons.

— Ah !

— Des raisons de haute importance.

— Peut-on les connaître ?

— Certainement.

— Une nouvelle fanfaronnade, sans doute ?

— Je vous assure du contraire. Je me suis dit qu'il faut toujours profiter de toutes les occasions pour se faire la main à l'obtention du but que l'on s'est proposé. J'étais certainement un piètre tireur avant de venir sur la fameuse terre d'Afrique, et je le suis encore ; mais je me suis bien vite aperçu qu'on y doit forcément jouer du fusil et que si l'on tient à sa peau, il faut qu'on sache loger décentement une balle dans la cible, à quelques centaines de mètres. Or, ma cible à moi c'est Calao... Vous comprenez le reste, n'est-ce pas ?

— Oh, oh ! Vous faites la concurrence à Mwama, car c'est lui qui, depuis longtemps, vise ce point-là.

— Eh bien, soit, nous serons deux ; d'autant plus facile sera la besogne.